

## **A SARTALARD, les 23 et 24 août 1914**

Ce récit est extrait du carnet de MARIETTE BEDORET.

En 1914, cette demoiselle de 19 ans habitait avec sa maman et ses trois frères plus jeunes, Raoul, Edgard et Marcel, à la ferme de Sartalard à Fontaine Valmont. Le 23 août, elle commença la rédaction d'un carnet de guerre. Elle poursuivit cette chronique commencée dans les combats par des notes sur l'évacuation de sa famille par les chemins de France.

C'est à l'aimable autorisation de Monsieur Max Bédoret, Président du Cercle Pierre Wins de Merbes-le-Château, que nous devons le bonheur de découvrir ce témoignage civil vécu au cœur de l'événement dramatique du mois d'août 1914.

### **Dimanche 23 août 1914**

Le matin, en allant à la messe, nous voyons des fugitifs d'Anderlues et des environs. Ils effraient la population qui se prépare aussi à quitter. On se consulte sur ce qui a à faire et, d'avis unanime, Madame Durot de Dansonspenne et nous, on décide de rester. De retour à Sartalard, nous trouvons maman prête à partir mais on l'a fait vite changer d'avis.

Les soldats français étaient en train de placer leurs canons dans la prairie tout autour de la maison. Toute la journée, nous entendrons le bruit des canons. D'abord, cela nous impressionne mais bientôt, on s'y fait de même qu'aux obus allemands éclatant au-dessus de chez nous. Nous allons même au jardin ! Spectacle inoubliable que celui des fantassins rampant dans les betteraves. Puis, la fusillade après un aéroplane allemand qui va tomber un peu plus loin.

Vers 5 ou 6 heures, c'est la retraite des Français. On se croyait délivré, mais hélas, cela ne faisait que commencer. Vers 7 heures et demie, une bande de soldats viennent réquisitionner des vivres pour 150 hommes. Ils ont l'air effrayés. Ils croient que nous cachons des alboches et ne veulent pas descendre seuls à la cave. Nous les accompagnons et ils dévalisent tout : pains, beurre, viande, etc... Ils accompagnaient même leur demande du revolver. Je crois qu'ils ne savaient plus quoi. Bien munis, ils reviennent sur leurs pas pour nous conseiller de partir, disant que dans un quart d'heure, il sera trop tard.

Vite, on prend quelques objets pendant que le cocher attelle deux chevaux de labours à la voiture. Et on part laissant la maison aux soins d'un domestique. La voiture est complète : nous cinq, Bonne-maman, Léona, les deux servantes (heureusement que l'autre est partie le matin chez elle) et le cocher.

Sur la grande route, nous rejoignons l'armée française qui nous permet de circuler sur l'accotement de la route mais sans lumière. Aussi, nous ne voyons pas un trou causé par un obus. Le cheval tombe dedans et la voiture à sa suite faisant voler par terre ceux qui se trouvaient à l'impériale. Je suis du nombre et je me sens le pied sous celui du cheval et l'autre jambe touchant la roue. Mais je n'ai pas le temps de penser à cela, je ne m'inquiète que des autres qui sont aussi fort effrayés.

La voiture, dans quel état est-elle ? Minute d'angoisse que celle pendant laquelle les soldats la soulèvent pour la remettre sur la route. S'il y a quelque chose de cassé, nous n'avons qu'une chose à faire : c'est de rester là car avec Bonne-maman et maman, il ne faut pas penser à autre chose.

## Note de lecture :

Les passagers de la voiture : « nous cinq »

- Mariette
- sa mère Jeanne Allard
- Raoul, Edgard et Marcel
- « Léona » Léona Bédoret sœur de Fernand (décédé)
- « Bonne-maman » Laure Petit veuve d'Omer Bédoret
- « deux servantes »
- « le cocher »

**Total : 10 personnes.**

Heureusement, on en est quitte pour un trait cassé qu'on répare plus ou moins bien et avanti.....

Nous n'étions pas rassurés. Au moindre craquement nous nous voyons en panne et nous sentions les Allemands derrière nous. Heureusement, les Français sentant le danger, nous permettent de nous placer dans leur rang derrière les ambulances. Vision terrible que ces hommes souffrants et n'ayant pas encore reçu les premiers soins.

Nous comptions aller demander conseil à Dansonspenne mais la route est barrée. Il faut continuer avec l'armée. Alors nous pensions nous diriger vers Beaumont afin de rentrer le lendemain chez nous, mais les soldats nous font prendre la route de Bousignies en disant qu'ainsi nous aurions franchi la frontière. Nous devons tirer sur tout ce qui encombre la route à l'aide de deux soldats qui nous accompagnent. Nous voilà enfoncés dans un petit chemin de terre. Il faut se remplace en voiture car, en route, nous avons rencontré la famille du Directeur qui est venue vers nous. Arrivés à Bousignies, il est onze heures et on ne peut plus

circuler. Nous devons arrêter dans un petit café plein de soldats et d'émigrés. On n'a pas de chaise. Les chevaux restent attelés et ont pour souper et pour déjeuner tout à la fois une unique botte de foin !

On se remplace dans la voiture. Je reste debout toute la nuit en grande conversation avec des officiers et des soldats qui ne croyaient pas l'ennemi si près d'eux.

### **Note de lecture :**

« le directeur » probablement directeur de la sucrerie de  
Fontaine-Valmont – Monsieur Courtois

### **Chemin parcouru par l'équipage venant de Sartalard :**

- De Sartalard, départ vers 8 heures et trajet sur chaussée
- Arrivée à l'accès au chemin de Dansonspenne : 4,750 km
- Rejoindre la ferme de Dansonspenne aurait totalisé : 6 km
- Arrivée au carrefour de Sartiau : 7,250 km
- Arrivée à Bousignies-sur-Roc : vers 11 heures après 11 km

## **LUNDI 24 AOÛT 1914**

Départ dès la première heure, après avoir bu une tasse de café. Cela ne faisait pas de mal après être resté à jeun depuis la veille à midi. Le canon tonnait déjà depuis longtemps et les soldats partaient eux aussi. Je vais à la mairie avec Monsieur Courtois pour avoir des papiers. Nous rencontrons des personnes de Fontaine qui étaient parties dimanche de grand matin. On est continuellement arrêté par le défilé des troupes. Des avions nous survolent tout le temps. On presse le pas mais pas moyen de

courir avec....ces pur-sang nouveau genre !

Arrivons à Solre-le-Château où on déjeune. Les chevaux prennent un peu de repos. La famille Courtois nous quitte en promettant de rentrer le plus tôt possible chez nous par le Nord. Ils prennent le train pour Avesnes et Saint-Quentin...

Après deux heures de repos nous nous remettons en route pour Avesnes. Arrivés en ville, on nous conduit à l'hôtel de la Planche : vision de saleté, salle et chambres où les domestiques même n'auraient pas logés ! A l'hôtel du Lion d'or, on parvient à s'arranger. On prend les trois chambres et on fait deux lits avec un ! Déjà bien contents de s'étendre.

Rencontrons Monsieur Blin d'Orimont et sa famille. Nous allons en ville chercher les choses de première nécessité (robe de nuit, savon, etc....)

Nouvelle alerte, l'état-major quitte la ville qui doit être évacuée dans les 24 heures. Je vais à la recherche d'une carte, chose difficile à trouver. Dîner : l'hôtel est plein d'officiers à la mine terrifiée ! Nous parlons un peu avec la famille Blin d'Orimont.

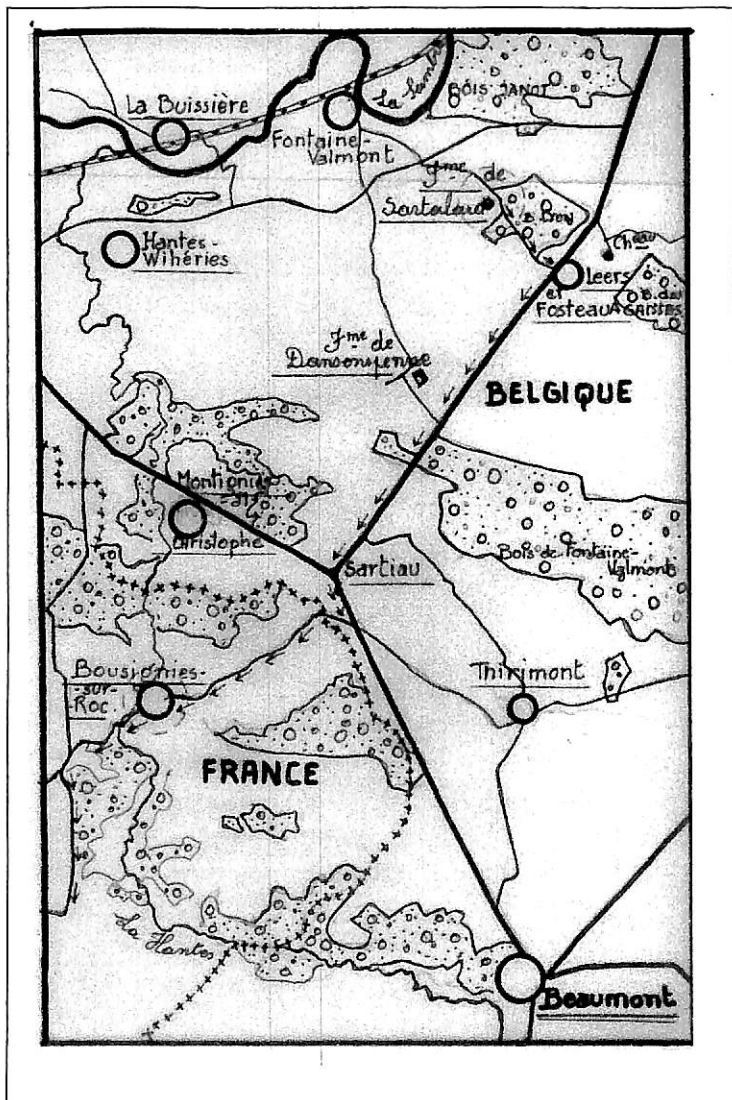
### **Note de lecture :**

Monsieur Blin d'Orimont est maître de carrière à Beaumont.

Et puis, on va prendre un peu de repos bien gagné mais on ne dort que d'un œil. On entend le va-et-vient de l'armée et le patron de l'hôtel qui fait ses préparatifs. (FIN DE L'EXTRAIT)

## Complément d'information

Que se passe-t-il dans l'environnement de Sartalard au moment où Mariette charge la voiture familiale ?



De l'autre côté du petit bois Lyon, au Tournebride, le clairon sonne le rappel des rescapés de l'horrible boucherie de Heuleu. Flye-Sainte-Marie, commandant du I/144<sup>ème</sup> s'arrête à la sortie de Biercée. Dapoigny, colonel du 57<sup>ème</sup> RI erre, perdu en Thudinie. A Heuleu, à Sars, à Fontaine-Valmont, des centaines de jeunes gens agonisent sous les étoiles. A Thuin, à Lobbes et dans tant de maisons, d'autres jeunes dames s'efforcent de soigner les terribles blessures de la guerre en refoulant leurs larmes et leurs frayeurs.

A Ragnies, le curé ne compte plus qu'une petite poignée de familles restées au village. Le commissaire de police de Thuin, Monsieur Rousseau, referme son carnet de notes où il a relaté la chronique d'un combat qui dura tout le dimanche. A l'Hôtel-Dieu de Lobbes, derrière une lucarne des combles, le bourgmestre Duquesne, le cœur serré, regarde son village qui est la proie des flammes.

Un point commun à tous ces témoignages : l'effroi de ceux qui ont vu la mort frapper massivement des populations surprises et des armées de jeunes pleins d'illusions.

A 19 ans, Mariette perçoit très bien cette perturbation de l'esprit chez les soldats français qui réquisitionnent des vivres à Sartalard et sur les mines terrifiées des officiers français à l'hôtel du Lion d'or à Avesnes. Son observation rejoint aussi le souvenir de la Comtesse de Buvrines qui décrit l'arrivée à sa table de l'Etat-Major du Général Von Einem commandant le 7<sup>ème</sup> Corps d'armée allemand. Immense catastrophe humaine que ce brutal déferlement de l'histoire sur cette paisible région de Haute-Sambre !

**Jean Meurant**